



**Récit.** « Ni roman, ni autobiographie », l'ouvrage d'Alain Claude Sulzer livre les souvenirs d'une enfance en demi-teinte, d'une émancipation calme mais déterminée.

## Par petites touches



## La jeunesse est un pays étranger

d'Alain Claude Sulzer  
Traduit de l'allemand  
par Johannes Honigmann  
Éd. Jacqueline Chambon,  
232 p., 21,80 €

Quelle liberté le lecteur peut-il s'octroyer sans blesser la cohérence créatrice de l'écrivain ? A-t-il le droit, par exemple, de commencer un ouvrage par sa (presque) fin pour retourner ensuite au premier chapitre ? Quand l'auteur lui en donne l'autorisation, voire le conseil, les scrupules s'effacent : « *Le livre n'a ni début, ni fin, car je ne me souviens pas du début et la fin m'est inconnue* », écrit en effet Alain Claude Sulzer.

Rendez-vous donc page 222... En quelques paragraphes magnifiques et vibrants, il raconte comment, aidé par un alcool fort, des cigarettes et la machine à écrire de son père, il se précipita tête la première en écriture, dans une fièvre enthousiaste et hallucinée. « *Était-ce moi qui avais créé tout ça si facilement ? Je n'en croyais pas mes yeux. Des phrases s'enchaînaient le plus naturellement du monde. Des phrases courtes, des phrases longues, des propositions principales et secondaires, des interrogations, des exclamations, des discours directs, des discours indirects.* » Amusé, l'écrivain d'aujourd'hui ne masque pas l'absence totale de « *distance critique* » du jeune plumitif d'hier. Les « *dix à douze pages* » d'alors sont perdues depuis longtemps mais la passion littéraire, elle, restera vivace, impérieuse...

Il est temps alors, pour le lecteur, de retourner en page 9, à l'origine (telle qu'Alain Claude Sulzer se la rappelle ou veut bien nous la dévoiler) de cette vocation, comme à la tonalité énigmatique du très beau titre de l'ouvrage. « *Mes parents se sont rencontrés à la fin des années quarante dans la clinique psychiatrique de Münchenbuchsee. Mon père était un patient, ma mère, une infirmière.* » Un mariage sobre et une installation dans une maison « *moderne* », non loin de Bâle, plantent

le décor. L'évocation du passe-plat entre cuisine et salle à manger qui réjouit les enfants comme celle du « *divan* », « *couchette d'une dureté implacable* », donne lieu à des lignes savoureuses, d'une ironie sans méchanceté. Sans doute parce que leur auteur sent, au sein de tant de non-dits, les failles qui lézardent le calme du foyer. Et que, dans une affection qui fuit toute démonstration, il ne veut ni choquer, ni faire mal.

Comme autant de touches sur une toile ou de notes sur une partition, les courts chapitres éclairent un aspect de la personnalité d'un homme en devenir. Son amour de la musique lorsqu'il s'improvise speaker de radio imaginaire, présentant les œuvres de Mozart ou de Richard Strauss qu'il chérit. Mais aussi son amitié avec un comédien juif autrefois chassé de Vienne par le nazisme dont le portrait nourrit des pages d'une rare et limpide sensibilité...

*L'une des singularités les plus touchantes du récit tient à la double culture, romande et alémanique, du jeune Suisse.*

L'une des singularités les plus touchantes du récit tient à la double culture, romande et alémanique, du jeune Suisse. Entre sa mère qui jamais ne maîtrisa correctement l'allemand, privée ainsi d'une véritable intégration, et son père pour qui « *le français s'accordait en quelque sorte avec ses ambitions artistiques que ses parents n'avaient pas prises au sérieux* ». Alain Claude Sulzer réunira enfin les pans séparés de cette identité lors des obsèques de sa mère : « *J'eus le rare plaisir de joindre mes deux parties : ces gens étaient des pièces d'un puzzle qui, en s'assemblant au fil du temps, a fait de moi celui que je suis devenu.* » Un écrivain.

**Emmanuelle Giuliani**